



**WALTER MOSLEY**

# Les Griffes du passé

UNE ENQUÊTE DE LEONID MCGILL

roman policier traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Oristelle Bonis

**Jacqueline Chambon NOIR**



## PRÉSENTATION

Ancien voyou et boxeur amateur poursuivi par un passé sulfureux, le détective Leonid McGill se voit ordonner par un patron de la pègre de rechercher une jeune fille disparue. Vite compromis dans un double meurtre, McGill sait qu'il doit, s'il veut s'en tirer, comprendre qui est cette mystérieuse Angelique, et pourquoi le puissant et non moins mystérieux Alphonse Rinaldo tient tellement à elle.

Mais McGill a bien d'autres problèmes à résoudre, et en premier lieu les amours de son fils avec une call-girl poursuivie par la mafia russe. Il se sent parfois dépassé par les événements qui se bousculent et, bien souvent, seuls sa gouaille et son humour le sortent des situations compliquées dans lesquelles, comme malgré lui, il se trouve empêtré.

Derrière une intrigue savamment ficelée, les tribulations de Leonid McGill déroulent en toile de fond le portrait d'une Amérique déboussolée dont New York serait le laboratoire aussi fascinant que dangereux.

WALTER MOSLEY

*Walter Mosley a écrit plus de vingt-cinq romans, dont la série des Easy Rawlins, et reçu le PEN USA Lifetime Achievement Award. Il vit actuellement à New York. Les enquêtes du détective Leonid McGill sont publiées chez Jacqueline Chambon.*

Voir les titres du même auteur en fin d'ouvrage.

Photographie de couverture : © Jérôme Lagarrigue

Titre original :

*Known to Evil*

Éditeur original :

Riverhead Books / Penguin Books USA

© Walter Mosley, 2010

Avec l'accord de Riverhead Books / Penguin Group, New York

© ACTES SUD, 2011

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-04740-5

WALTER MOSLEY

LES GRIFFES  
DU PASSÉ

LA DEUXIÈME ENQUÊTE  
DE LEONID MCGILL

roman traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Oristelle Bonis

**Jacqueline Chambon**



*En souvenir d'Ella Mosley.  
Tu me manques, maman.*





— Tu n'aimes pas ? s'est inquiétée Katrina, mon épouse depuis vingt-trois ans.

— C'est délicieux. Comme tout ce que tu fais. C'est toujours très bon.

Le buffet en noyer qui trônait dans un coin avait abrité notre première chaîne stéréo. Il renfermait désormais la précieuse collection de porcelaine bleu Danube de Katrina, un héritage de sa tante préférée, Bergit. L'antique pot à condiments posé sur le meuble servait de vase à une composition de fleurs des champs de toutes les couleurs, rouge coquelicot, bleu et blanc.

— Tu as l'air soucieux, a repris ma splendide moitié scandinave. À quoi penses-tu ?

Levant les yeux de mon assiette, de la tranche de filet mignon et de la salade au gorgonzola, je les ai posés sur le bouquet. Mes préoccupations n'étaient pas de celles qu'on partage avec femme et enfants pendant le repas.

*J'ai un copain, maintenant, m'avait dit Aura Ullman le matin même. Je préfère t'en parler. Je n'ai pas envie de te cacher des choses.*

— Où as-tu trouvé ces fleurs, maman ? a demandé Shelly.

*Il s'appelle George, avait ajouté Aura, tandis que la triste empathie des mots se répercutait sur ses traits.*

Il n'y avait pas de raison que je sois jaloux. Huit mois durant, toute la période pendant laquelle Katrina m'avait abandonné pour un banquier d'affaires du nom d'Andre Zool, nous avons été amants, Aura et moi. Je l'aimais, et pourtant j'avais renoncé à elle lorsque Katrina était revenue, après la condamnation d'Andre Zool pour détournement de fonds : dans mon esprit, le mariage était la peine que je méritais de purger pour tout le tort que j'avais causé au cours de ma longue carrière criminelle.

— Je les ai vues dans le magasin. Je me suis dit que ça égayerait le dîner, expliquait Katrina à sa fille.

Shelly faisait de son mieux pour essayer de pardonner à sa mère de m'avoir quitté. Étudiante en deuxième année au City College of New York, c'était la fille d'un autre, mais elle n'en savait rien. Deux de mes enfants avaient été engendrés hors des liens du mariage. Le seul qui soit de moi était l'aîné, Dimitri, un garçon maussade et taciturne qui gardait le plus possible ses distances avec moi.

*Tu l'aimes ?* La question m'avait échappé. Je ne voulais pas connaître la réponse, ni me montrer vulnérable devant Aura.

*Il est assez charmant et... je me sens seule.*

— Alors ? a repris Katrina.

Je ne sais quoi dans ce bouquet ajouté à l'écho de la voix d'Aura sous mon crâne m'a subitement donné envie de jurer, voire de taper du poing dans mon assiette.

— Bonsoir tout le monde.

Twill se tenait sur le seuil de la salle à manger. Noir, svelte, d'une beauté absolue que ne venait même pas gâcher la petite cicatrice en forme de croissant qu'il avait au menton.

— Tu es en retard, a lancé Katrina à mon préféré sur le ton de la réprimande.

— Tu sais, maman, avec tous les trucs que j'ai à faire, c'est encore une veine que je rentre à la maison. L'agent de probation veut que je bosse au supermarché, après les cours. Il paraît que ça pourrait m'éviter de m'attirer des bricoles.

— Ce n'est pas un agent de probation, ai-je rectifié. Le type qui te suit travaille pour le service du suivi judiciaire des mineurs.

L'arrivée de Twill rendait l'atmosphère moins pesante.

— Ce n'est pas un homme, a-t-il dit en se laissant tomber sur la chaise voisine de la mienne. Mme Melinda Tarris veut que je travaille trois soirs par semaine.

— Elle a tout à fait raison. Ça va t'occuper et tu n'iras pas te mettre dans le pétrin.

— C'est pas les zozos dans mon genre qui se fourrent dans le pétrin, p'pa. Moi, je cause tellement et je connais tellement de gens que je peux pas faire un geste sans que tout le monde soit au courant. C'est ceux qui mouffent jamais qui ont le plus de problèmes. Pas vrai, Bulldog?

— Si tu la bouclais, pour une fois? a rétorqué le maussade Dimitri.

Ce surnom dont Twill affublait son aîné était parfaitement trouvé. Dimitri n'aimait pas beaucoup le sport, mais il était tout en muscles, trapu et râblé. Il tenait de moi à tous égards, sauf pour la couleur de la peau, un peu moins foncée chez lui. Je me suis demandé pourquoi la vanne de son frère le mettait de si méchante humeur. Même s'il n'avait pas beaucoup d'affection pour moi, Dimitri adorait son frère et sa sœur. Et un lien très particulier l'unissait à Twill, qui était tellement ouvert et sociable qu'il suffisait de passer cinq minutes avec lui pour avoir envie de faire la fête.

— Leonid.

— Oui, Katrina ?

— Ça va ?

Nous avons beau, depuis longtemps, dériver loin l'un de l'autre à la manière des continents, Katrina était toujours capable de me percer à jour. Il existait entre nous une sorte de connexion souterraine qui lui permettait de saisir, en partie au moins, quel était mon état d'esprit. Qu'Aura décide de passer à autre chose me pesait, mais il y avait plus : ma vie, à cette table, et la colère inhabituelle de Dimitri à l'égard de son frère, et ces fleurs délicates disposées là où je n'avais jamais vu de bouquet jusqu'alors.

Un mauvais pressentiment me taraudait ; une idée sur le point d'éclorre à la conscience, tel un papillon de nuit qui vibre à l'intérieur de son cocon pour l'obliger à s'ouvrir.

La sonnerie du téléphone a fait sursauter Katrina. J'ai interrogé du regard ses yeux gris-bleu, avec l'impression que nous échangeions un savoir tacite.

— J'y vais, s'est empressée de dire Shelly, qui sortait déjà de la pièce pour attraper le combiné sans fil posé sur son socle dans le couloir.

Katrina m'a souri. Rien que cela m'étonnait aussi. Il y avait presque un an qu'elle était revenue, et depuis, elle n'avait plus que des sourires contrits, hésitants. Elle voulait me faire savoir qu'elle était là pour rester, qu'elle regrettait d'avoir transgressé, voulait que notre vie commune se passe bien. Mais ce soir, son sourire était confiant. Elle était sûre d'elle et royale jusque dans sa façon de se tenir.

— C'est pour toi, papa.

Comme je me levais pour gagner le couloir, j'ai eu l'impression de ne pas être à ma place – d'être un autre, ou bien le même, propulsé dans un monde semblable et incommensurablement différent à la fois : un pauvre qui a gagné au Loto et qui un beau jour réalise que la fortune a transformé son sang en vinaigre.

— Allô ? ai-je soufflé dans le récepteur.

Je m'attendais à tomber sur quelqu'un que je connaissais, ou sur un employé de société de carte de crédit voulant vérifier un paiement suspect. Aucune de mes relations d'affaires n'avait mon numéro personnel. Le genre d'affaires que je traitais ne présentait aucun intérêt pour ceux qui n'avaient rien à se reprocher.

— Bonsoir Leonid, a dit une voix masculine. Sam Strange à l'appareil.

— Pourquoi vous m'appelez chez moi ?

Strange était peut-être le lieutenant d'Alphonse Rinaldo, pilier secret du système économique et social de New York, mais il n'était pas question que je laisse quiconque, même aussi puissant que lui, empiéter sur ma vie privée, ou ce qui en tenait lieu.

— Son Éminence a appelé, et c'est urgent, a expliqué Strange.

Il travaillait pour un personnage qui s'était apparemment promu Attaché spécial de la Ville de New

York. Apparemment, car si Alphonse Rinaldo avait effectivement ses entrées à City Hall, personne n'avait la moindre idée des fonctions qu'il y exerçait ou de l'étendue de son pouvoir.

J'avais effectué pour lui quelques missions peu avouables avant de décider de m'acheter une conduite. Mes activités n'avaient plus rien d'illégal, mais je ne pouvais pas pour autant me permettre de refuser de but en blanc ce qu'il avait à me proposer.

— C'est à quel sujet ?

— Une jeune femme, Tara Lear. Il voudrait que vous entriez en contact avec elle.

Sam ne prononçait pour ainsi dire jamais le nom de Rinaldo. Il se censurait lui-même, comme les graveurs du temps jadis qui désignaient le Christ par la lettre X.

— Dans quel but ?

— Il veut simplement que vous lui parliez, pour vérifier que tout va bien. Il m'a chargé de vous dire que vous lui rendriez ainsi un immense service.

Être en situation de rendre service à l'Attaché spécial Rinaldo revenait à multiplier par six ses gains au Loto. Si je n'y prenais garde, mon sang allait se transformer en carburant pour fusée à indice d'octane explosif.

Ce n'était pas la première fois de ma vie que j'étais amené à me demander si mon passé inique me poursuivrait à jamais.

— Leonid...

— Quand suis-je censé retrouver cette jeune femme ?

— Maintenant... ce soir. Mais vous n'aurez pas à la chercher, je peux vous dire précisément où elle est.

— Dans ce cas, pourquoi ne pas l'en informer, lui, pour qu'il aille lui-même lui parler ?

— Il préfère que ça se passe de cette façon.

— Pourquoi ne pas vous en charger ?

— C'est vous qu'il veut, Leonid.

Dans la salle à manger, Twill venait de dire quelque chose que je n'avais pas saisi, mais qui fit rire sa mère et sa sœur.

— Leonid... a repris Sam Strange.

— Quoi ? Là, tout de suite ?

— Tout de suite.

— Vous savez que j'essaie de ne pas replonger, Sam.

— Tout ce qu'il vous demande, c'est d'aller parler à cette femme, Tara Lear. Pour vous assurer qu'elle va bien. Ça n'a rien d'illégal.

— Et je suis censé lui expliquer que M. Rinaldo s'inquiète à son sujet mais ne peut pas se déplacer en personne ?

— Ne citez pas son nom, ne le mentionnez d'aucune façon. Débrouillez-vous pour que la rencontre ait l'air fortuite. Il ne faut pas qu'elle se doute que vous êtes détective ou que vous travaillez pour quelqu'un qui veille sur elle.

— Pour quelle raison ?

— Vous connaissez la procédure, a dit Strange en essayant de m'imposer sa vision personnelle de la hiérarchie. Les ordres viennent d'en haut, on est là pour les exécuter.

— Non. Vous, vous êtes là pour les exécuter. Moi... moi, j'ai des principes.

— Ah, et lesquels ?

— *Primo*, je ne ferai rien qui puisse mettre en péril le bien-être physique ou mental de cette Tara. *Deuzio*, l'état d'esprit dans lequel elle se trouve et sa sécurité sont les deux seuls points dont je ferai état dans mon

rapport. Je ne transmettrai aucune information qui puisse la mettre dans une position vulnérable, vis-à-vis de vous ou de votre patron. Et, *tertio*, je ne tenterai rien pour l'obliger à agir contre sa volonté ou contre ses désirs.

— Ce n'est pas comme ça que ça marche, vous le savez très bien.

— Dans ce cas, adressez-vous au suivant sur la liste, et ne rappelez plus jamais à ce numéro.

— Il n'y a que vous sur la liste.

— Si vous tenez à moi, il faut respecter mes principes.

— Je vais devoir rapporter cette conversation.

— Oui, bien sûr.

— Il ne va pas apprécier.

— J'essaierai de m'en souvenir.

Il m'a indiqué une adresse dans la 60<sup>e</sup> Rue ouest, et le numéro d'un appartement.

— Je serai à l'Oxford Arms Club, dans la 84<sup>e</sup>, jusqu'à ce que la situation soit résolue, a-t-il ajouté. Vous pourrez me joindre là-bas à toute heure du jour ou de la nuit.

J'ai raccroché. Poursuivre la discussion était inutile. Le saluer aussi, du coup. Il ne m'avait jamais plu, l'agent de l'Attaché spécial de la Ville.

Alphonse avait deux moyens de communication avec l'extérieur. Sam, son garçon de courses, et Christian, qui campait dans la pièce attenante à son bureau avec la double fonction de cerbère et de boule de cristal. Je n'aurais jamais rien pu tirer de Christian, mais je l'aimais bien quand même.

Je suis resté un moment dans le couloir en tentant de reprendre le fil de ce qui s'était passé en l'espace d'un quart d'heure. L'inhabituel coup de gueule de Dimitri contre son frère, l'assurance toute nouvelle



de leur mère, les fleurs ravissantes dans le vase fruste – et, naturellement, le souvenir d’Aura, de son inquiétude sincère, de sa trahison quasi inhumaine.

Devant la penderie de notre chambre, je me suis mis en quête d’un de mes trois costumes bleu foncé identiques. Les vêtements y étaient rangés différemment, ça m’a tout de suite frappé. Je n’aurais pas su dire comment ils étaient disposés avant, mais l’ensemble avait un côté plus net, soumis à un ordre strict. Mes costumes restaient introuvables.

— Qu’est-ce que tu fabriques ? s’est enquis Katrina du seuil de la porte.

— Je cherche mon costard bleu.

— Tes deux costumes bleus sont chez le teinturier. Il y a un mois que tu ne les as pas fait nettoyer.

Je me suis retourné vers elle.

— Qu’est-ce que je vais mettre, alors ?

Son sourire, parfois, me ramenait à l’époque où j’étais tombé amoureux d’elle. Assez longtemps pour qu’on se marie et que Dimitri soit conçu. Après, les choses s’étaient gâtées. On ne couchait plus ensemble, à peine si on s’embrassait encore, de temps en temps.

— Tu as toujours le moutarde, a-t-elle dit.

— Où est passé celui que j’avais sur moi ce soir en rentrant ?

— Dans le panier de linge sale. Les revers étaient pleins de taches. Mets le moutarde.

— Je le déteste.

— Pourquoi l’avoir acheté, dans ce cas ?

— C’est toi qui me l’as acheté.

— Tu l’as essayé. Tu l’as payé.

J’ai arraché le costume à son portemanteau.

- Où vas-tu ?
- Au boulot. Un entretien avec quelqu'un, pour un client.
- Je croyais que tu ne prenais pas d'appel professionnel sur la ligne de la maison.
- Ouais, ai-je soupiré en enlevant mon pantalon de survêtement.
- Leonid.
- Oui, Katrina ?
- Il faut qu'on parle, tous les deux.
- J'ai continué à me déshabiller.
- La dernière fois que tu m'as dit ça, il y avait huit mois que je ne t'avais pas vue.
- Il faut qu'on parle de nous.
- Ce n'est pas urgent, si ? Tu ne seras pas partie quand je vais rentrer, si ?
- Ça n'a rien à voir. Tu es devenu si distant, je ne peux pas ne pas le remarquer et j'ai envie de... de me rapprocher de toi.
- Oh, je vois. Écoute, laisse-moi aller m'occuper de ce truc et on causera après, tout à l'heure, à mon retour, ou demain au plus tard. D'accord ?
- Elle a souri et m'a tendrement embrassé sur la joue. Ça l'a obligée à se pencher un peu, parce que je fais cinq centimètres de moins qu'elle.

J'ai enfilé le costume jaune orangé par-dessus une chemise blanche. Vu que j'étais de sortie pour un gros client, je me suis même sanglé le cou avec une cravate bordeaux. L'homme qui m'a renvoyé mon regard dans le miroir me ressemblait autant qu'un poussah chauve au scalp noir qui aurait passé l'après-midi à se sécher la couenne au soleil.

J'étais plutôt petit, pour un homme, et ceux qui ne m'avaient jamais vu à poil pouvaient croire que je prenais du bide. Pourtant, ma corpulence était tout entière due à mon ossature et à une musculature développée par près de quarante ans de pratique dans la salle d'entraînement de Gordo.

— Hé, p'pa, a lancé Twill comme je me dirigeais vers la porte de notre appartement, au dixième étage d'un immeuble d'avant-guerre.

— Oui, fiston ? ai-je lâché dans un soupir.

— Mardi Bitterman est rentrée à New York. Avec sa sœur, tu sais.

Mardi avait un an de plus que Twill. Son père avait abusé d'elle, comme de sa sœur, et Twill s'étant mis dans la tête de tuer ce type, j'avais dû intervenir.

— Je croyais qu'elles étaient parties vivre en Irlande, dans la famille de leur mère.

— En fait, elles ne sont même pas sœurs. Le père avait racheté Mardi à un sale pervers. La petite aussi. Je ne connais pas tous les détails, mais elles ont été obligées de rentrer.

— Je vois. Et qu'attends-tu de moi ?

Même avec Twill, je perdais patience. Réaliser qu'il avait avec moi le même type de lien que Mardi avec son père devait me troubler, j'imagine.

— Mardi s'occupe de sa sœur, elle a besoin de trouver un boulot. Elle a dix-huit ans et elle doit se débrouiller seule, alors...

— Alors ?

— Tu n'arrêtes pas de dire qu'il te faudrait vraiment une réceptionniste. C'est peut-être le moment ou jamais d'en embaucher une. Mardi est hyper

organisée, tu sais. Elle saurait mettre de l'ordre dans ton merdier.

Twill était un criminel né, mais il avait bon cœur.

— Ça pourrait peut-être s'arranger, en effet.

— Génial. Je lui ai dit de passer à ton bureau demain matin.

— Avant même de me poser la question ?

— Évidemment, p'pa. Je savais que tu serais d'accord.